



OCTAVE CRÉMAZIE.

La conférence donnée dernièrement par M. Fréchette sur les poètes canadiens a tellement intéressé le public, que nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en donnant une courte biographie de Messieurs Crémazie et Lemay que M. Fréchette, avec une modestie qui lui fait honneur, a proclamés les deux plus grands poètes que le Canada ait produits. Nous commençons aujourd'hui par Crémazie dont le portrait, fort rare dans le pays, se trouve sur la page 176. Cette vignette a été copiée sur un daguerrétype qui date de 1852.

C'est à Québec, — la ville qui, par le nombre de ses poètes, de ses historiens et de ses écrivains en tous genres, est en train de mériter le titre de l'Athènes du Canada, — dans une maison de la rue St. Jean, depuis longtemps démolie, que naquit le prince de nos poètes, le 16 avril 1827. Son père, l'un des marchands les plus considérés de son temps, avait déjà deux fils. Jacques, l'aîné, juriconsulte distingué, fut pendant longtemps professeur de droit civil à l'Université Laval, et est mort l'année dernière, juge de la Cour de Recorder. Le second, Joseph Cyrille, est encore l'un des principaux libraires de la capitale.

L'enfance du poète ne se distingua guère de celle des autres marmots de l'époque. C'était tout prosaïquement, suivant l'expression de celui dont nous tenons ces détails biographiques, "un bon enfant, doux, soumis et obéissant." Il avait pour compagnon intime M. l'abbé Ovide Brunet, l'éminent professeur de botanique à l'Université Laval, et pendant longtemps on eut cru destiné à la prêtrise, tant sa piété était vive et tant ses goûts semblaient l'attirer vers tout ce qui touchait de loin ou de près à l'état ecclésiastique. Les deux bambins s'étaient construits un petit autel; les mamans avaient fourni surplis, étoles et chasubles, on s'était procuré des vases sacrés en miniature, des burettes en étain, un encensoir au fil de laiton; enfin rien à la petite chapelle ne manquait. L'un disait la messe; l'autre remplissait l'office de servant, de chantre ou de prédicateur. A la communion chacun se régala d'une pastille en *pepe miel*. Il est probable que c'était là le moment le plus intéressant de la cérémonie, le moment où la piété de nos deux futurs lévites brillait dans son plus vif éclat.

Le temps amena d'autres amours. Devenu écolier au séminaire de Québec, le jeune Octave se sentit pris de goûts un peu plus profanes. Un jour, il se procura une pièce de trente sous, et, — ce qui lui fut assez facile vu qu'il était externe, — il courut au théâtre. Il en revint la tête en ébullition. Il ne rêvait plus que drames, comédies et vaudevilles. Il n'avait plus qu'un rêve, celui d'aller vivre un jour au milieu de ce monde brillant qu'il avait vu s'étaler au feu de la rampe. Le théâtre, cette première passion de tous les poètes, s'était emparé de lui.

De suite, il organisa une petite troupe de comédiens en herbe, dont l'ami Brunet était comme de raison l'un des principaux personnages; et, comme il n'avait sous la main que des tragédies de Racine et de Corneille, trop compliquées pour des Talmas de douze ans, le futur auteur du *Drapeau de Carillon*, qui ne doutait de rien, laissa dormir le *De Viris Illustribus* et se fit dramaturge. Toujours aidé du futur professeur de botanique, il composait de petites pièces de comédie qu'il entremêlait de couplets, et chaque mois, nos jeunes artistes dramatiques donnaient une grande représentation à laquelle chaque externe pouvait assister moyennant deux sous. Il fallait voir les prodiges d'économie exécutés par quelques-uns d'entre-eux, pour réaliser cette somme, et se donner le luxe d'une loge chez M. Crémazie, père, dont le salon se transformait pour la circonstance en salle de théâtre! Le jeune Octave était l'âme de tout, même de l'orchestre dont il faisait les frais avec un méchant

accordéon que l'ami Brunet accompagnait sur un tambour de basque.

Il est probable que cette passion de notre héros ne faisait pas les affaires de ses professeurs, car, suivant M. Fréchette, "il ne remporta jamais que deux prix: un prix de version latine qu'il prisait fort, et un prix de mémoire qu'il appelait lui-même son prix de paresse."

Vers la fin de ses études, il fut employé comme commis par l'abbé Holmes qui tenait alors une petite librairie pour les élèves du séminaire, dans le séminaire même. Ce fut cette circonstance qui décida de sa vocation.

Mais laissons parler M. Fréchette:

"A dix-sept ans, ses études terminées, il se fit libraire, et s'enfonça jusqu'au cou dans la littérature. Il devint ce que les Anglais appellent dans leur langage figuré, un véritable *book-worm*.

"Il n'avait pas volé son prix de mémoire, car lorsque je fis sa connaissance, en 1859, il savait tout par cœur, depuis les tragédies de Sophocle jusqu'aux *Odes funambulesques* de Théodore de Banville, depuis les poèmes indiens de Kalidasa jusqu'aux vieux lambeaux de poésie scandinave. Celui qui l'aurait alors aperçu derrière un comptoir de la rue de la Fabrique, les lunettes sur le nez, — car il était très-myope, — le crâne déjà chauve, la barbe hérissée, les coudes appuyés sur une pile de vieux bouquins poudreux, le regard perdu parmi les mille articles de fantaisie suspendus au plafond de son magasin, se serait dit: Voilà un être plus original que beau, mais à coup sûr, il ne se serait jamais cru devant celui dont les belles inspirations avaient déjà eu tant de retentissement dans le pays, et dont le talent devait ouvrir la marche à toute cette pléiade de jeunes poètes et de littérateurs enthousiastes qui, deux ans plus tard, donnèrent aux lettres canadiennes cette impulsion qui ne s'est jamais ralentie depuis.

"Les premiers essais de Crémazie ne furent pas heureux. Ce fut à l'occasion de leur publication que le spirituel M. Aubin, qui rédigeait alors un petit journal humoristique appelé le *Fantasque*, lâcha ce mot qui fit fortune: *C'est de la prose où les vers se sont mis!*

"Mais le poète ne se découragea pas, et prit bientôt sa revanche d'une manière éclatante.

"Ce fut la guerre de Crimée qui lui inspira les premiers chants où son génie se révéla. De temps à autres, les nobles bulletins qui nous arrivaient d'outre-mer, réveillaient son enthousiasme. Tous ces bruits lointains de combats et de gloire le remuaient profondément. Dès l'aube, on le voyait souvent, seul, pensif, appuyé sur la balustrade de la terrasse Durham, la tête enfoncée dans un *sombrero* à larges bords, le regard vaguement tourné vers le golfe, l'âme plongée dans des rêveries sans fin.

"Alors, — il me l'a dit lui-même, — il assistait par imagination, à toutes les phases de cette brillante épopée qui se déroulait sous les murs de Sébastopol. Il regardait passer, au milieu d'une auréole lumineuse, les éblouissantes cavalcades des états-majors, les drapeaux déchirés et poudreux, les bataillons hérissés de baïonnettes se ruant dans la fumée et la mitraille.

"Il entendait la fuillade, le canon, les fanfares du clairon, les mille hurlements de la mêlée, auxquels se mêlaient, par intervalles, les cris de *Vive l'Empereur!* Trompé par le prestige du nom, il croyait voir défiler devant ses yeux les vieilles phalanges de Marengo, d'Arcole et d'Austerlitz, au-dessus desquelles lui apparaissait dans un tourbillon de gloire, la grande figure pensive de Napoléon! Alors le poète grandissait, grandissait! D'immenses horizons s'ouvraient devant son génie. Il rentrait chez lui, et sous sa plume jaillissaient ces strophes puissantes, ces éclatantes métaphores, ces vers ma-

giques qui frappèrent si vivement les jeunes imaginations de l'époque.

"Crémazie aimait la France avec idolâtrie, et ce fut le patriotisme qui le sacra poète.

"De ce moment, ses brillantes effusions se succédèrent rapidement, et ceux qui avaient si vertement critiqué ses premiers essais, furent les premiers à s'incliner devant les magnifiques bijoux dont il enrichissait notre écriin littéraire. Crémazie chantait notre passé, réveillait nos glorieux souvenirs, couvrait de fleurs la tombe de nos pères dont il célébrait les immortels faits-d'armes. Il nous conduisait pour ainsi dire par la main à travers ce qu'il appelait, dans son langage superbe,

*Tout ce monde de gloire où vivait nos Aïeux!*

"Nous suivions avec lui les premiers pionniers canadiens s'enfonçant dans l'épaisseur de forêts vierges, plantant la croix au milieu des peuplades barbares, et faisant resplendir le drapeau de la civilisation aux yeux étonnés de l'enfant des déserts!

"Avec quelle vigueur de pinceau il nous peignait les luttes héroïques de nos ancêtres! Avec quelles poignantes expressions il nous racontait les navrantes péripéties de notre histoire! Avec quelle sublime indignation il cinglait de son vers vengeur la figure du lâche Bourbon qui nous vendit!"

"Ceux qui étaient alors en âge de goûter les beautés littéraires, dit l'abbé Casgrain, peuvent redire encore tout ce qu'il y avait de charme dans la voix de ce barde canadien, debout sur le rocher de Québec, et chantant avec des accents, tantôt sonores et vibrants comme le clairon des batailles, tantôt plaintifs et mêlés de larmes comme la harpe d'Israël en exil, les bonheurs et les gémissements de la patrie. Chacun de nous alors soupirait après le jour où il pourrait mêler sa voix à celle du chantre canadien, et rêvait avec toute l'ardeur juvénile, quelque long poème destinée pour le moins à l'immortalité. Que de vers éclos dans ces heures d'ivresse, ont repris tout penauds le chemin de la solitude où ils étaient nés!"

Mais laissons de nouveau la parole à M. Fréchette:

"Crémazie, dit-il, fut le père de la génération littéraire actuelle. Il fut aussi l'ami de tous les jeunes écrivains. Nous l'admirions et nous l'aimions. Oui, nous l'aimions; et malgré la triste catastrophe qui a si brusquement terminé sa carrière en le jetant pour toujours loin de son pays natal qu'il aimait tant, il n'est pas un seul de ses amis d'alors qui ne lui pardonne sa faute au fond du cœur, et qui, après onze ans d'absence, ne le regrette encore.

"Le défaut de Crémazie était la négligence. Il ne travaillait pas assez son sujet. De là, des faiblesses, des répétitions, une certaine monotonie dans la forme, une trop grande prolixité à tourner dans le même cercle d'idées. Mais quelles images! quelle ampleur de style, quels coups d'ailes magnifiques! On respire, en le lisant, je ne sais quel parfum de sauvage grandeur. Tantôt sa strophe roule comme un bruit pesant d'artillerie; tantôt elle éclate comme une fanfare de cuivre. Parfois elle gronde comme le vent d'hiver dans les forêts du Nord, et parfois on croirait entendre les accords majestueux de l'orgue soufflant sous les piliers des vieilles cathédrales. Il y a des pages qui à elles seules suffiraient pour faire la réputation d'un poète!"

Crémazie aimait à badiner. Il était aussi fort sarcastique. Il aimait à fronder les hommes et les choses. Les élégants, surtout qui circulaient devant sa vitrine, avaient le don d'aiguiser sa verve caustique et railleuse. Pas un ridicule ne trouvait grâce devant lui. Il disait en parlant d'un poète de son temps: "X... s'agit et la rime le mène!"

Les principaux ouvrages de Crémazie sont, *Le Drapeau de Carillon*, un splendide poème dont la musique de Sabatier a popu-